

25 novembre 2019

Dossier de presse

Université de Strasbourg

Commémoration des rafles de 1943 L'Université de Strasbourg exilée à Clermont-Ferrand



Contact presse

Université de Strasbourg

Christine Guillot

Attachée de presse

Tél. : +33.3 68 85 14 36

Tél : +33.6 80 52 01 82

christineguillot@unistra.fr

www.unistra.fr

Table des matières

Communiqué ↘.....	3
1. Programme de la commémoration	4
2. Contexte historique des événements du 25 novembre 1943	6
3. La résistance universitaire : le groupe Cavallès	8
4. Présentation des travaux scientifiques de Georges Straka (1910-1993)	10
5. Extraits de l'ouvrage « De l'université aux camps de concentration, témoignages strasbourgeois ».....	11
6. La chanson de l'Université de Strasbourg.....	15

Communiqué ↘

L'exil d'hier et d'aujourd'hui : à Strasbourg, la communauté universitaire résistante

Le 25 novembre 1943, les autorités allemandes décident de mettre un terme au mouvement de résistance au sein de l'Université de Strasbourg exilée à Clermont-Ferrand et arrêtent 500 universitaires.

Ce 25 novembre 2019, ces terribles rafles sont commémorées à travers une cérémonie officielle mais aussi une conférence, une table ronde et un concert de l'Orchestre universitaire de Strasbourg accompagné de l'Ensemble vocal universitaire de Strasbourg : l'œuvre créée pour l'occasion, l'opéra "Boulevard de Dordogne", met en regard la mémoire de l'évacuation de Strasbourg vers l'Auvergne et la Dordogne en 1939 avec les témoignages de migrants contemporains.

La commémoration des rafles de 1943 au sein de l'Université de Strasbourg exilée à Clermont-Ferrand est accompagnée cette année de témoignages, de discussions et de la présentation d'une œuvre lyrique spécialement créée par le compositeur Gualterio Dazzi pour célébrer les 80 ans du repli de l'Université de Strasbourg accueillie à Clermont-Ferrand.

Le fil rouge de ces rendez-vous programmés les 25 et 26 novembre 2019 est l'exil : en 1939, avec l'évacuation de Strasbourg vers l'Auvergne et la Dordogne, et l'exil à travers le monde de migrants contemporains auprès desquels l'Université de Strasbourg s'est engagée.

Dès 2015 en effet, l'Université de Strasbourg, marquée par son histoire, enracinée dans l'humanisme rhénan, a mis en place un dispositif permettant aux migrants de se former en français par l'obtention d'un diplôme universitaire de Français Langue Étrangère délivré par l'Institut international d'études françaises (IIEF). Depuis cette date, ce sont plus de 200 personnes, étudiants et chercheurs en exil, qui ont bénéficié des dispositifs d'accueil de formation et d'insertion de l'Université de Strasbourg. Celle-ci a d'ailleurs rallié le réseau MenS (Migrants dans l'enseignement supérieur) pour œuvrer en faveur de cette cause au niveau national.

La cérémonie commémorative des rafles de 1943 est donc organisée cette année avec le concours des étudiants de l'IIEF et de la Faculté des lettres. Cette participation étudiante permet en outre d'assurer la pérennité de la transmission de cette tragédie aux générations futures, pour ne pas oublier le sacrifice de tous ceux qui ont témoigné de leur fidélité et de leur courage, et pour honorer la mémoire des universitaires et des étudiants victimes des camps de concentration nazis et morts pour la France.

L'Université de Strasbourg réaffirme ainsi avec force ses valeurs, le respect de chacun et la liberté de conscience. Par son histoire et son essence européenne, médaillée de la Résistance, elle est résolument engagée dans le combat contre la barbarie.

1. Programme de la commémoration

Lundi 25 novembre 2019 à Strasbourg, Palais universitaire

11h, cérémonie de commémoration, aula Marc-Bloch

- Allocutions de **Michel Deneken**, président de l'Université de Strasbourg
Oscar Avitor, vice-président vie universitaire de l'Université Clermont Auvergne
Sophie Béjean, rectrice de l'Académie de Strasbourg, chancelière des universités d'Alsace
Nadia Idiri, secrétaire générale adjointe de la préfecture du Bas-Rhin, représentant Jean-Luc Marx, préfet de la région Grand Est, préfet du Bas-Rhin
- Présentation des travaux scientifiques de Georges Straka par **Jean-Paul Meyer**, doyen de la Faculté des lettres
- Lectures d'extraits de l'ouvrage « De l'université aux camps de concentration : témoignages Strasbourgeois » par des étudiants
- Lecture du poème de Louis Aragon « Chanson de l'Université de Strasbourg »
- En mémoire des universitaires et des étudiants victimes des camps de concentration nazis et morts pour la France, des gerbes seront déposées au pied de la plaque commémorative rappelant le sacrifice de tous ceux qui ont témoigné de leur fidélité et de leur courage.

16h, conférence : "Les lieux de mémoire sont-ils des musées comme les autres ?" par **Frédérique Neau-Dufour**, salle 119, 1^{er} étage

19h, table ronde dans le cadre de l'anniversaire de la Cimade* et de la création de l'œuvre « Boulevard de la Dordogne », salle Pasteur, 1^{er} étage

Intervenants :

Christophe Deltombe, président national de la Cimade

Mathieu Schneider, vice-président Culture, sciences en société de l'Université de Strasbourg

Damien Carême, député européen, ancien maire de Grande-Synthe

Gualterio Dazzi, compositeur

20h30, concert : *opératorio* "Boulevard de Dordogne", aula Marc-Bloch, par l'Orchestre universitaire de Strasbourg avec l'Ensemble vocal universitaire de Strasbourg.

A l'occasion de ce 80^e anniversaire de l'accueil à Clermont-Ferrand, une délégation strasbourgeoise composée de Michel Deneken et Mathieu Schneider, vice-président Culture, Science en société, s'est rendue à Clermont-Ferrand le 22 novembre. Catherine Florentz, première vice-présidente de l'Université de Strasbourg, et Armelle Tanvez, directrice de la communication, y sont également pour la cérémonie du 25 novembre célébrée par l'Université Clermont Auvergne.

** Créée en 1939, la Cimade est une association de solidarité active et de soutien politique aux migrants, aux réfugiés et aux déplacés, aux demandeurs d'asile et aux étrangers en situation irrégulière.*

Mardi 26 novembre 2019 à Strasbourg, Palais universitaire

19h, table-ronde dans le cadre de la création de l'œuvre « Boulevard de la Dordogne », salle Pasteur, 1^{er} étage : récits autour de la création de l'œuvre, rencontre avec le compositeur, les auteures du livret et les étudiants et chercheurs qui ont participé au projet.

20h30, concert : opérateurio "Boulevard de Dordogne", aula Marc-Bloch, par l'Orchestre universitaire de Strasbourg avec l'Ensemble Vocal universitaire de Strasbourg.

"Boulevard de la Dordogne" est une œuvre poétique et musicale qui évoque et interroge les notions de déracinement et d'hospitalité, à partir de témoignages de personnes réfugiées qui ont fui des conflits actuels et de témoignages de personnes ayant vécu la Seconde Guerre mondiale.

Gualtiero Dazzi, compositeur

Pour en savoir plus sur [*l'Opérateurio "Boulevard de la Dordogne"*](#)

<https://www.unistra.fr/index.php?id=clermont1943#c91355>

2. Contexte historique des événements du 25 novembre 1943

L'exil à Clermont-Ferrand

1933 : Hitler arrive au pouvoir. La nature du régime nazi se dévoile et contamine les universités de la rive droite du Rhin. En première ligne, l'Alsace, consciente du danger dispose d'un plan d'évacuation qu'elle mettra en œuvre à la déclaration de guerre. La ville est évacuée du 1^{er} au 4 septembre 1939. 380 000 Alsaciens et Lorrains sont repliés dans le Sud-Ouest de la France. L'Université et les institutions scientifiques sont, quant à elles, transférées pour l'essentiel à Clermont-Ferrand.

Le choix de la ville de Clermont-Ferrand s'est justifié par sa croissance exceptionnellement forte, du fait de ses activités industrielles et de ses fonctions tertiaires. Par ailleurs elle dispose de bâtiments universitaires spacieux ouverts en 1934, et d'une grande cité destinée aux étudiants.

1939 : la rentrée s'effectue dans les locaux clermontois avec 1 200 étudiants et 175 enseignants. L'exception théologique strasbourgeoise est prise en compte : la faculté protestante est hébergée par la faculté des lettres, alors que la faculté catholique s'établit à la limite de Royat et Chamalières, sur le même site que le grand séminaire.

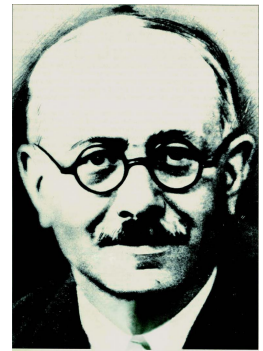
L'entrée en résistance

1940 : deuxième rentrée universitaire marquée par le refus unanime du retour à Strasbourg, et par l'entrée en vigueur des lois antisémites du régime de Vichy. À l'automne, l'État français accepte le retour des biens culturels et du matériel évacués un an plus tôt, alors que ce rapatriement n'avait pas été prévu par la convention d'armistice. Malgré les tentatives d'opposition au transfert des bibliothèques, celui-ci ne peut être empêché, pendant l'été 1941. Mais, on prend soin de soustraire tout ce qui peut l'être en évitant l'entrée des Allemands dans les locaux clermontois.

Les réticences des professeurs et des étudiants alsaciens sautent aux yeux de la délégation allemande envoyée à Vichy. Selon les mots du commissaire Herbert Kraft, « Il est inutile de vouloir influencer ces gens, toute tentative étant d'avance vouée à l'échec ».

Une résistance organisée se fait jour avec Libération-Sud, dont le philosophe Jean Cavailles est l'un des animateurs, aux côtés d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie et de Lucie Aubrac. L'année suivante, le réseau Liberté, créé par les juristes René Capitant et Marcel Prélot, rejoint le mouvement Combat et le groupe lyonnais Franc-tireur, de Jean-Pierre Lévy, dont l'historien Marc Bloch est la figure majeure.

C'est Jean Moulin qui unira ces trois ensembles en novembre 1942 au sein des MUR (Mouvements Unis Résistance).



Marc Bloch

La rafle

Le 9 novembre 1942, les autorités nazies investissent la zone sud. Elles sont décidées à mettre un terme à ce mouvement de résistance « afin que le très grand danger que représentent les émigrés de l'ex-université de Strasbourg puisse être écarté le plus vite possible ». Le plan est validé par Himmler pour une exécution au moment le plus favorable.

Le 24 juin 1943, un attentat sert de prétexte à une première rafle contre la Gallia. 37 étudiants sont arrêtés.

Le 25 novembre 1943, les autorités allemandes mettent à exécution leur décision prise depuis 1942, de mettre un terme au mouvement de résistance qui s'est fait jour au sein de l'Université de Strasbourg depuis l'automne 1940. Les bâtiments universitaires clermontois de l'Université de Strasbourg exilée sont investis par la Gestapo et l'armée. Des policiers débarquent au domicile d'enseignants. L'helléniste Paul Collomp, qui s'interpose, est froidement abattu. Des enseignants et leurs étudiants sont conduits dans une caserne de la ville, où ils sont triés. Un demi-millier d'universitaires sont arrêtés au cours de cette grande rafle, unique dans les annales de la seconde guerre mondiale. Cent trente sont effectivement déportés. Le démantèlement de « l'Université de la résistance » se poursuit jusqu'à la veille de la Libération.

L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG			
À SES MORTS			
TUÉS À L'ENNEMI, DÉPORTÉS, FUSILLÉS, ASSASSINÉS			
1939-1945			
Alphonse	ADAM	Lucien	HEBERT
Alphonse	AGNEZ	Joseph	HUEB
Alice	ALTIG	Déa	IVICAC
Auguste	BADIER	Hélène	JUDIANA
Alfred	BAZLEY	Pauline	KAHN
Henri Clément	BALGUY	Jean	KAUF
Yvonne	BARDON	Désiré	KLOTZ
Ant. Harcourt	BARTH-SCHMITT	Maurice	KROHMANN
Laurent	BENNETT	Alfred	KLON
Léon	BLANCHET	Charles	KLEIN
Marc	BLUCH	Henry	KLOTZ
Mary	BLUM	Henri	KANZENBERG
Luc	BOETENHACH	René	KATTNE
Lucien	BRENNER	Maurice	KATZ
Jean	BRIEN	Joseph	LEINDEL
Jean-Paul	CAECH	André	LEVY
Jean	CAVAILLER	Charles	LEVY
Christiane	CAVET	Beloni	LEVY
Jean-Paul	CLAES	Georges	LEVY-COUBLE
Paul	COLLOND	Maurice	LEVY-COUBLE
Frederic	SORMANN	René	LEHMANN
Maurice	CHRYZ	Charles	LECHING
Henri	DEPOMPE	Maurice	MAGNABIE
Denise	DEBICHE	Pauline	MARTIN
Hubert	DIRIGL	Lucie	MATTEI
Joseph-Paul	DORVAL	Prudent	MATTEI
René	DORVILLE	Prudent	MAITTEI
Paul	DRENBURG	Prudent	MATTEI
André	ELSEN	Antonia	MATTEI
Madalena	ELZEN-RIEN	Jean	MICHEL
Jean-Marcel	EMIL	Agathe	MICHEL
Jean	ENTHEIM	Alphonse	MICHEL
Jean	ENTHEIM	Jean-Louis	NETTER
Jeanne	EUSTACHE	Alphonse	NISSBAUM
Renée	FELDMAN	André	REIS
Jeanne	FELDMAN-FAHLET	Henri	PADDER DE BERTON-MANNES
Joseph	FELDMAN	Georges	RAMMAGE
Michel	FELDE	René-Georges	DELLWALDE
Henry de	FLAMANT	Paul	REIB
Paul	FLAMANT	Prosper	REIBL
Charles	FLANZ	Charles	REIB
Jean-Pierre	FREYDICH	Joseph	RIBMER
Antoine	GAUMA	André	REIB
André	GOBECHE	Berger	REIB
Albert	GRAF	Lucien	SCHULMANN
Léon	GRIFF-SHAMMER	Maurice	SCHLIMMER
Raymond	GRIFFENWALD	Charles	SCHUEBLER
Jean	GRIFF	Paul	SPELIER
Bernhard	GUTSMANN	Paul	STRAUSS
Maurice	HARTWACHE	Raymond	STRAUSS
Charles	HARTMANN	Claude	THOMAS
Paul	HALSWEITH	Ernst	VETS
André-Jean	HATTÉ	André	WALKER
Emile	HICKEY	Emmanuel	WASSER
Lucie	HOLM	Henri	WEIBACHER
Claude	HUMENGER	Ven	WEITZ
Henry	HUBER	Jean	WELT
Edmond	HUBMANN	Paul	ZEM
André	HUMMEL	Ernst	ZIMMERN
Paul	HUEPUS		

3. La résistance universitaire : le groupe Cavailès

Jean Cavailès est né le 15 mai 1903 à Saint-Maixent dans les Deux-Sèvres. Élève brillant, il prépare à Paris le concours d'entrée à l'École normale supérieure où il est reçu premier en 1923. Agrégé de philosophie en 1927, il est également licencié en mathématiques. De 1929 à 1935, il est répétiteur rue d'Ulm et prépare sa thèse. En 1938, il enseigne en qualité de maître de conférences de philosophie générale et logique à la faculté de Lettres de Strasbourg.

Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier le 11 juin 1940, s'évade de Belgique fin juillet pour rejoindre Clermont-Ferrand où la faculté est repliée.

Fin décembre 1940, Jean rencontre Emmanuel d'Astier de la Vigerie, avec lequel il fonde un petit groupe de résistance, « la dernière colonne ». En Juin 1941, ils créent le mouvement « Libération » qui, avec « Combat » et « Franc-Tireur », devient l'un des trois plus importants mouvements de résistance de la zone sud. Un journal du même nom sera créé dont le premier numéro est publié en juillet 1941. Nommé professeur à la Sorbonne pour la rentrée 1941, Jean Cavailès quitte Clermont-Ferrand pour la Capitale, où il rejoint « Libération Nord ».



Naturellement révoqué par Vichy à cause de ses activités connues dans la Résistance, recherché par la police, il entre dans la clandestinité et part pour Londres en février 1943, où il rencontre à plusieurs reprises le Général de Gaulle. Chargé de mission, il est de retour en France le 15 avril 1943. Trahi par l'un de ses agents de liaison, il est arrêté le 28 août 1943 à Paris. Torturé par la *Gestapo*, puis incarcéré à Fresnes jusqu'à fin 1943, il est transféré à Compiègne en janvier 1944, en attente d'être déporté. Finalement transféré à Arras, il est condamné à mort par un tribunal militaire allemand et immédiatement fusillé à la Citadelle d'Arras le 17 février 1944.

Serge Fischer, né à Strasbourg le 21 janvier 1907. Il est bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg lors de l'évacuation de l'Université vers Clermont Ferrand. Arrêté le 4 novembre 1943 par la *Gestapo*, il est transféré à Compiègne le 11 janvier 1944, puis déporté à Buchenwald le 24 janvier avec le matricule 42 425. Il est libéré le 11 avril 1945 par l'armée américaine.

La répression, l'arrestation

« Arrêté le jeudi 4 novembre 1943, j'occupe la cellule n°8, au rez-de-chaussée de la prison militaire du 92°RI. La *Gestapo* semble m'ignorer le premier jour... Un après-midi, j'aperçois un de mes compagnons de travail, un cheminot. Il me dit avoir été arrêté par les soins de Mathieu, avec lequel j'étais en liaison depuis près de huit mois, en sa qualité de délégué de l'organisation « Combat ». Au cours de plusieurs interrogatoires très difficiles où je suis déshabillé et battu à

coup de nerf de bœuf, j'apprends que la *Gestapo* me considère comme le chef de la Résistance clermontoise, alors que je ne suis que le responsable régional du Front national. Au cours de mon dernier interrogatoire, je me fais passer pour un employé simplet ce qui me vaut, alors que j'avais été condamné à mort, la décision de ma déportation. Le 11 janvier, je quitte le « 92 » à destination de Compiègne, puis de Weimar-Buchenwald. »

Source : Serge Fischer, « À la prison militaire du 92 »,
De l'Université aux camps de concentration – Témoignages strasbourgeois
Edition Presses universitaires de Strasbourg
4^e édition – 1996
pp. 5 à 8 passim

La 4^e édition de cet ouvrage (1996) est consultable et [téléchargeable ici](http://docnum.unistra.fr/cdm/ref/collection/coll17/id/1995) :

<http://docnum.unistra.fr/cdm/ref/collection/coll17/id/1995>

4. Présentation des travaux scientifiques de Georges Straka (1910-1993)

Georges Straka naît en 1910 dans la ville de Tábor (Bohême), au sein d'une famille bourgeoise et intellectuelle. Dès l'adolescence, il s'intéresse à la langue et à la culture françaises, notamment sous l'influence de son père, lui-même professeur et philologue. Étudiant à l'Université Charles-IV de Prague, le jeune Straka est l'élève d'éminents linguistes, en particulier Joseph Chlumsky, dont il devient l'assistant en 1933. En 1934, sa thèse de doctorat, consacrée à l'étude de l'amuïssement des consonnes finales en ancien français, est soutenue, et Straka quitte Prague pour Paris grâce à une bourse du gouvernement français. La guerre, on le sait, va donner une tournure tout à fait particulière à la carrière du jeune chercheur. En 1940, il est nommé lecteur de tchèque à l'Université de Strasbourg, repliée à Clermont-Ferrand. Il y est chargé des cours de phonétique et publie dès cette époque plusieurs articles importants de phonétique romane et de dialectologie franco-provençale. Mais il est arrêté par la Gestapo le 23 novembre 1943, et déporté à Buchenwald. À sa libération, en 1945, après une captivité qui n'a pas entamé sa force de caractère mais a affecté sa santé, il reprend son poste de lecteur à l'Université de Strasbourg, où il est nommé, après sa naturalisation française en 1946, maître de conférences en 1947.

Dès son installation dans ce poste, Georges Straka fonde l'*Institut de Phonétique de Strasbourg* (IPS). Il y développe une activité de phonétique générale et expérimentale qui en fait très vite la renommée, et prend la direction de l'*Institut international d'études françaises* (IIEF), qu'il réorganise complètement. Les années cinquante constituent pour le chercheur une période intense. Il publie des articles fondamentaux de philologie romane, dans lesquels il développe sa théorie de la chronologie relative. Cette théorie reste une référence à la fois scientifique et méthodologique pour l'étude de l'évolution du français. Il poursuit parallèlement ses recherches en dialectologie et joue un rôle essentiel dans la réalisation du *Nouvel Atlas Linguistique de la France*. C'est également dans ces années-là qu'il fonde, avec Paul Imbs, le *Centre de Philologie Romane*, dont l'activité éditoriale (notamment la revue *Travaux de Linguistique et de Philologie* et la collection *Bibliothèque française et romane*) va jouer un rôle capital pour toute la communauté des romanistes pendant quatre décennies.

Nommé professeur de philologie romane en 1966, Georges Straka mène un rythme de travail intense, ponctué de congrès et de missions à l'étranger, notamment au Québec, où son action va contribuer à la renaissance des études philologiques outre-Atlantique. En 1979, année de son départ en retraite, il édite *Les sons et les mots*, un ouvrage de synthèse de ses articles et études de plus de 600 pages. Il continue cependant de publier, participant vaillamment aux colloques et aux ouvrages collectifs de sa spécialité jusqu'à sa mort, en 1993.

Georges Straka, officier de la Légion d'Honneur, médaillé de la Résistance française et croix de guerre avec palme, fait incontestablement partie de ces enseignants-chercheurs qui ont porté très haut et très loin le rayonnement de l'Université de Strasbourg.

Jean-Paul Meyer, doyen de la Faculté des Lettres

Cette présentation doit beaucoup à la nécrologie que Gilles Roques a consacrée à Georges Straka, dans la *Revue de linguistique romane* (vol. 58, 1994). Pour un panorama très complet de l'œuvre de G. Straka, voir Swiggers, Pierre (éd.), 1993, *Georges Straka. Notice biographique et bibliographique, suivie de l'exposé « Problèmes de chronologie relative »*, Louvain, éd. Peeters.

5. Extraits de l'ouvrage « De l'université aux camps de concentration, témoignages strasbourgeois »

Le livre des universitaires déportés témoigne, depuis 1947, de l'horreur des camps. Son écriture et sa lecture touchent aux limites du soutenable. Au fil des ans, les cérémonies l'ont rappelé. Mais il renferme aussi des réflexions sur la déshumanisation : comment les gens ont regardé avec indifférence passer les convois où s'entassaient les morts, les mourants et les survivants, comment on devient assassin au nom d'une cause, comment dans toute l'Europe des complicités ont conduit à de vastes nécropoles.

Les extraits lus lors de cette cérémonie commémorative sont à écouter comme un écho lointain qui ne s'est pas effacé et qui continue à nous parler aujourd'hui, pour nous mettre en garde contre les tentations d'inhumanité.

Source : « De l'université aux camps de concentration - Témoignages strasbourgeois »

La 4^e édition de cet ouvrage (1996) est consultable :

<http://docnum.unistra.fr/cdm/ref/collection/coll17/id/1995>

- **Témoignage de Georges Straka : « L'arrivée à Buchenwald » p.77**

Georges Straka, né le 22 octobre 1919 à Tabor (Tchécoslovaquie), mort à Strasbourg le 23 décembre 1993, docteur ès lettres de l'université de Prague, depuis 1940 lecteur de tchèque et chargé du cours de phonétique générale et expérimentale à l'université de Strasbourg, arrêté le 25 novembre 1943, interné à Compiègne, déporté à Buchenwald le 24 janvier 1944, matricule 42.031, rentré en France le 23 avril 1945, reprend ses fonctions, devient professeur de philologie romane, retraité en 1979.

« Les scellés et les portières à coulisse s'ouvrent à grands coups de marteau. Un hurlement rauque de voix allemandes arrive à nos oreilles bourdonnantes de fatigue et d'énervement. Les premiers ayant à peine eu le temps de retrouver leur musette, se précipitent vers la sortie. Ceux qui peuvent sauter sautent, les autres se font glisser et se trouvent entraînés par des bras inconnus. On voit des bâtons dans les mains des SS, on les voit tomber sur le dos et les têtes de ceux qui ne peuvent pas aller suffisamment vite, les figures crispées de ces Allemands sont affreuse à voir et inspirent de l'épouvante, les chiens sont là, en train de guetter nos moindres mouvements. (...)

Le triste cortège s'ébranle. (...) La route, pleine de boue, monte un peu, puis nous rejoignons une belle route asphaltée. Partout, au cours de ce trajet, nous croisons de petits groupes de détenus, marchant rapidement, à pas saccadés, et conduits par des hommes habillés mieux qu'eux, ayant meilleure mine qu'eux, mais qui ne sont pourtant pas des SS, nous ne comprenons pas encore, nous ne comprendrons que plus tard. Et le long de la route, partout, des groupes de bagnards en train de remuer leurs pioches et leurs pelles. Ils nous crient, dans les langues les plus diverses, parmi lesquelles nous distinguons le plus souvent en russe : « jetez-nous du

pain ». Ils sont visiblement affamés et ils savent que les transports venant de Compiègne apportent des provisions. Des boules de pain entières, des morceaux de viande et des conserves volent de nos rangs vers ces malheureux, à qui nous ressemblerons sous peu. Il y en a qui les attrapent et les cachent vite sous leur chemise (car beaucoup n'ont pas de veste, même en ce mois de janvier) ; ils trébuchent sur des pierres, s'enfoncent dans la boue, se bousculent, pourvu qu'ils saisissent quelque chose ; c'est une vraie ruée. Mais, hélas, d'autres bâtons que ceux des SS surgissent et frappent ces pauvres affamés, les renversant dans la boue ; les coups de pied ne manquent pas. Encore une fois, nous ne comprenons pas. Les SS qui nous accompagnent s'en désintéressent complètement, mais ce n'est pas le cas des bagnards surveillants. Ceux-ci veulent empêcher à tout prix l'émiettement de nos provisions qui, saisies tout à l'heure, au moment du dépouillement général, tomberont entre les mains de quelques dizaines de détenus privilégiés comme eux. Ils festoieront pendant quelques jours... »

- **Témoignage de Jean Lassus : « Au camp de Dachau » p.137**

Né à Bulgnéville le 19 juin 1908, mort à Paris le 9 octobre 1990, maître de conférences d'archéologie et civilisation byzantines à l'Université de Strasbourg, arrêté le 5 juin 1944 à Chamalières (Puy de Dôme), déporté à Dachau, puis Dora, Jean Lassus rentre en France le 22 mai 1945, reprend son poste à Strasbourg, poursuivra une carrière de recteur des universités franco-vietnamiennes de Hanoï puis de Saïgon, enseignera à Alger, puis à la Sorbonne et à l'École pratique des Hautes Études. Dans son témoignage, il décrit le « Revier », l'infirmerie du camp, dans laquelle il travaille et où passent quelques 3 000 malades par mois.

« Il en était, en effet, du Revier comme de tous les services du camp : commandé, théoriquement, par un médecin-chef SS, assisté de deux ou trois adjoints, il était en fait aux mains des détenus.

Le Revier avait un Kapo. J'en ai connu deux successivement. Le premier était un Allemand, le second un Autrichien. Le premier avait les dehors d'une brute. Il était pour le personnel et les malades d'une dureté et d'une grossièreté incroyables. Mais il exigeait discipline et propreté. Et il les obtenait. Le second, plus doux d'aspect – presque timide –, était obstiné, et quelque peu hypocrite ; sa direction était aussi efficace.

Insistons : ce chef de l'hôpital n'était pas un médecin. Il était tout puissant. C'est lui qui choisissait le personnel – médecins et infirmiers –, qui décidait des affectations, des révocations, des départs en transport, quitte à demander l'approbation acquise d'avance du médecin-chef SS. [...]

L'arrivée dans les camps de médecins tchèques, puis polonais, puis belges, hollandais ou français n'avait en rien diminué leur pouvoir ni leur sûreté d'eux-mêmes. Ils niaient implicitement – et parfois même explicitement – la supériorité que leurs études auraient pu donner aux médecins, souvent éminents, qui se trouvaient placés sous leurs ordres. C'étaient les infirmiers, et rien qu'eux, qui décidaient des admissions comme des renvois. [...] J'ai vu un Oberpfleger tchèque de 23 ans arracher une sonde des mains d'un chirurgien français, ancien chef de clinique de Paris, qui, paraît-il, s'y prenait mal. J'ai vu d'autres médecins impuissants à faire éliminer un infirmier fou, qui battait des malades jusqu'à les faire mourir... J'ai vu des

infirmiers refuser de ratifier le diagnostic et le traitement du médecin, pour s'en tenir à leur décision propre. Ils avaient seuls, en règle générale, la disposition des médicaments. [...] Il est inutile d'insister. Pourtant, à l'application, ce système était moins catastrophique qu'on eût pu craindre. L'influence de vrais médecins, de plus en plus nombreux, allait s'affermissant. Et parmi ces infirmiers, tous n'étaient pas des incapables. Je conserve précieusement le souvenir de celui qui m'a formé. Je voudrais écrire ici son nom, je n'ose pas. qui sait ce qui se passera encore en Allemagne ? C'était un saint.

Après dix ans de Dachau, huit ans de service dans ce même block de l'infirmerie, il n'avait rien perdu de sa générosité, de sa pitié. [...] C'était pour nous une joie profonde de lutter à ses côtés pour sauver des vies. »

- **Témoignage de Geneviève Helmer : « L'Odyssée d'une déportée » p. 341**

Geneviève Helmer est née le 14 août 1920, étudiante à la faculté des Lettres, arrêtée le 25 novembre 1943 à Clermont-Ferrand, transférée à Compiègne, déportée à Ravensbrück puis à Neuengamme, puis à Bergen-Belsen, rapatriée le 25 mai 1944. Geneviève Helmer décrit ici La vie quotidienne au travail dans une usine d'alimentation reconvertie en usine de fabrication de masques à gaz, à Hanovre-Limer.

« Notre vie à l'usine commença, vie abrutissante et éreintante s'il en fut : douze heures de travail à la chaîne, une semaine de jour, une semaine de nuit. L'apprentissage est dur : il faut suivre le rythme d'un tapis roulant, prendre des formes de fonte de trois kilos à la cadence de trois par minutes et cela de six heures du matin à six heures du soir ou de six heures du soir à six heures du matin. Les contremaîtres ne sont pas patients ; nous ne mettons pas de bonne volonté pour leur fabriquer leurs masques à gaz. Lorsque les « souris » s'en mêlent, cela se termine toujours par des coups de bottes et des coups de poing qu'il faut recevoir stoïques, au garde à vous, les poings serrés, la rage au cœur. Le spectacle est tel que les civiles allemandes qui travaillent dans notre atelier ne veulent plus être témoins de scènes pareilles ; on se contentera désormais de relever notre numéro et le compte sera réglé au camp ; nous n'y perdrons pas. je me rappelle en particulier le cas d'une petite Française de 18 ans sur laquelle une SS s'est acharnée une nuit et qui ne fut lâchée par sa tortionnaire que lorsqu'elle fut étendue par terre, inanimée.[...]

Au bout de quelques mois nous effectuons notre travail comme des automates, mais notre pauvre tête a le temps de divaguer et c'est toujours l'idée du retour qui l'obsède. Ne va-t-on pas perdre la raison ? [...]

Pendant la semaine de nuit, la lutte contre le sommeil ajoute au supplice. Nous essayons de tremper nos mouchoirs à un robinet, dont l'approche est d'ailleurs interdite, pour nous le plaquer sur la figure. Pendant la pause de minuit, nous tombons sous les tables sur le ciment pour dormir. Les injures et les cris nous réveillent et nous reprenons le travail, titubantes, l'esprit noyé dans les rêves qui se succèdent, rapides, entre deux gestes à demi conscients. [...] Une des sanctions les plus fréquentes : six heures de piquet après douze heures de travail de nuit. [...]

Mais notre plus grand supplice fut d'être privées d'eau pendant plus de six semaines à la suite d'un bombardement [...]

Seules les nouvelles qui filtraient dans le camp nous soutenaient dans cette lutte contre l'usure quotidienne [...] « Mochette » et « Roquet » devenues doucereuses, en vinrent à nous demander nos adresses en France et l'une d'elles alla jusqu'à solliciter une tenue rayée afin de passer inaperçue à l'arrivée des alliés. Inutile de dire comment elle fut reçue. »

- **Témoignage de Elisabeth Will : « Ravensbrück et ses kommandos » p. 347**

Elisabeth Will est née à Mulhouse le 22 octobre 1909, fille du professeur de théologie protestante Robert Will, fait des études de lettres jusqu'à la thèse d'université, publiée en 1936 74^{ème} volume des publications de la faculté des Lettres : Saint Apollinaire de Ravenne. Professeur au lycée de jeunes filles de Clermont-Ferrand, arrêtée le 25 novembre 1943, emprisonnée jusqu'en janvier 1944, puis à Compiègne, déportée dans divers « kommandos », à Ravensbrück (matricule 27856), puis à Leipzig, puis à Schlieben, libérée fin avril 1944. La conclusion de ce témoignage nous interpelle aujourd'hui encore :

« Les lignes que l'on vient de lire ne sont qu'une simple énumération de faits, scrupuleusement conformes à la vérité. Cependant leur pouvoir d'évocation reste imparfait. (...) L'homme qui n'a pas été là-bas, qui n'a jamais travaillé jusqu'à l'extinction de ses forces, dans le dénuement total, la saleté, la promiscuité, celui qui n'a pas connu l'obsession ignoble de la faim, celui qui n'a pas senti son corps se défaire et son intelligence vaciller, celui qui n'a pas poussé sa vie jusqu'aux dernières limites de l'espoir, à ce carrefour où il faut choisir entre la folie, la déchéance ou la mort, celui-là peut-il comprendre les résonnances que le moindre de ces coups du sort provoquait en ces choses douloureuses qu'étaient nos âmes, nos nerfs, notre chair ? En somme, pour la rendre pleinement accessible au profane, il faudrait récrire cette histoire, mais vue du dedans de ceux qui l'ont subie. Quand je me la remémore après 36 mois de vie normale, elle me fait l'effet d'un rêve monstrueux. Or, un travail d'historien, impartial, clair et précis comme il doit l'être n'épuisera jamais la densité, l'angoisse, les nuances d'horreur d'un mauvais rêve. C'est au romancier qu'il faudrait faire appel pour orchestrer ce schéma de tragédie, pour faire des coupes en profondeur qui mettraient le lecteur, ne fût-ce que pour un instant, dans cette ambiance de fatigue, d'oppression et de crainte, dans ce jeu alterné de la lassitude, du dégoût et de l'attachement forcé à la vie. Le tableau serait peut-être plus diffus, mais aussi plus véridique, ; moins complet mais tellement plus émouvant. Seul un récit qui serait une œuvre d'art saurait restituer, dans son évocation ramassée et poignante, ce que fut véritablement notre existence en enfer. »

6. La chanson de l'Université de Strasbourg

Poème de Louis Aragon

Cathédrale couleur du jour
Prisonnière des Allemands
Tu comptes inlassablement
Les saisons les mois les moments
O cathédrale de Strasbourg

Ils étaient partis emportant
Ce que contient une besace
Le souvenir de tes rosaces
Et de cigognes sur l'Alsace
Cela fait un bon bout de temps

Enseigner c'est dire espérance
Etudier fidélité
Ils avaient dans l'adversité
Rouvert leur Université
A Clermont en plein cœur de France

Maîtres du haut savoir ancien
Jeunes gens au regard de juges
Vous préparez dans ce refuge
Les lendemains du grand déluge
Quand Strasbourg reverra les siens

Science longue patience
Mais d'où vient qu'ici tout s'est tu
Les Nazis sont entrés et tuent
La force est leur seule vertu
La mort est leur seule science

Ils dispersent d'un poing de fer
Jusqu'aux cendres de nos foyers
Ils tirent au hasard voyez
Ce corps sur la chaire ployé
Que faire mes amis que faire

Le massacre des Innocents
Sachez qu'Hérode s'il l'ordonne
C'est peur d'un enfant de madone
Parmi vous qui naît et s'étonne
De la belle couleur du sang

Les fils de Strasbourg qui tombèrent
N'auront pas vainement péri
Si leur sang rouge refléurit
Sur le chemin de la patrie
Et s'y dresse un nouveau Kléber

Des Klébers par le temps présent
Il en est cent il en est mille
Des militaires des civils
Dans nos montagnes et dans nos villes
Des Francs-Tireurs et Partisans

A Strasbourg nous irons ensemble
Ainsi qu'il y a vingt-cinq ans
La victoire est dans notre camp
A Strasbourg dites-vous mais quand
Regardez les Prussiens qui tremblent

A Strasbourg, à Prague à Oslo
Trois universités martyres
Regardez-les tandis qu'ils tirent
Sachant déjà qu'ils vont partir
Et que la défaite est leur lot

Regardez-les comme ils faiblissent
Conscients de leur destinée
Les bourreaux sont les condamnés
Nous les chasserons cette année
Malgré leurs chars et leurs complices

Aux armes héros désarmés
Pour Strasbourg la France et le monde
Entendez cette voix profonde
Qui gronde qui gronde qui gronde
Meurent les assassins gammes

Cathédrale couleur du jour
Prisonnière des Allemands
Tu comptes inlassablement
Les saisons les mois les moments
O cathédrale de Strasbourg